

INSTITUT GRAND-DUCAL  
Section des sciences morales et politiques

---

Communication de M. Georges ALS

Adam Smith,  
père de l'économie politique

Séance du 4 juin 1976

---

Tirés à part du fascicule Volume III 1979



# Adam Smith, père de l'économie politique

Séance du 4 juin 1976

Introduction du Président, M. Alphonse Huss

Communication de M. Georges Als

Communication de M. Jean-Paul Harpes

## PAROLES INTRODUCTIVES DU PRÉSIDENT

Mes chers confrères,

Vous avez réservé ce moment à l'intention de l'Institut grand-ducal en rognant sur les débuts de votre congé de la Pentecôte. Je vous en remercie particulièrement.

Vous n'ignorez pas que notre section comprend, au sein d'une union fraternelle, les membres d'une sous-section des sciences économiques et ceux d'une sous-section de philosophie. A considérer les choses de façon superficielle on pourrait croire que ce voisinage est de nature à susciter des tensions et à poser des problèmes. Il n'en est rien, pour l'essentiel du moins.

Pour ceux toutefois qui, dans la composition jugée disparate de notre compagnie, apercevraient un sujet d'inquiétude, la personne d'*Adam Smith* peut constituer une assurance. Smith est, à la fois, l'un des fondateurs de la science économique et un philosophe remarquable. Sa personne fournit la preuve des liens intimes qui rejoint l'une de ces disciplines à l'autre. Est-ce d'ailleurs tellement inattendu? Je viens de lire, dans les *Mélanges* offerts au professeur André Besson, grand spécialiste du droit des assurances, une étude de Pierre Bonasse intitulée «Comptabilité et métaphysique» où il examine l'influence des idées de Saint Thomas d'Aquin sur la fixation des primes d'assurance.

En tout cas, je remercie vivement nos deux orateurs de ce soir, MM. Als et Harpes, d'avoir consenti à rendre compte de pareille gageure.

## Le message d'Adam Smith: Originalité et actualité

Communication de M. Georges A l s  
Directeur du Service Central de la Statistique  
et des Études Économiques

### SOMMAIRE

#### Introduction

Les deux bicentenaires .....	
Vie d'Adam Smith .....	

#### Développement

I La richesse des nations ou le système grandiose d'Adam Smith .....	
A. Croissance et équilibre économique .....	
a) Nature de la richesse des nations .....	
b) Causes de la richesse des nations .....	
1. La division du travail .....	
2. L'épargne ou accumulation .....	
3. Le mécanisme du marché .....	
4. Le système de la liberté naturelle .....	
Le mobile de l'intérêt personnel .....	
Le libéralisme économique .....	
B. Théorie de la valeur .....	
II Originalité de la synthèse d'Adam Smith .....	
III Limitations de l'oeuvre de Smith .....	
a) Ce qu'on ne peut pas lui reprocher .....	
b) Critiques:	
Théorie de la valeur .....	
Concentration .....	
Temps de réaction .....	
Développement économique à long terme .....	

#### Conclusion — Influence et actualité d'Adam Smith

1. Influence .....	
2. Confirmation par les faits .....	
3. Thèmes d'actualité .....	
A. Analyse de la croissance .....	
B. Débat optimisme — pessimisme .....	
C. Conception de la nature humaine .....	

## LES DEUX BICENTENAIRES

L'année 1976 a eu le rare privilège de la commémoration de deux grands bicentennaires : celui de la publication de l'oeuvre du Dr SMITH sur «La Richesse des Nations» le 9 mars 1776, et celui de la proclamation de l'indépendance des États-Unis, quatre mois plus tard, le 4 juillet 1776. Entre ces deux événements il y a au moins un lien intellectuel, l'indépendance des États-Unis étant conforme au système libéral de SMITH, en réaction contre le protectionnisme et le nationalisme économique de son époque.

«Il est vrai, écrit SMITH dans son chapitre sur les colonies, que «jamais une nation n'a abandonné volontairement l'empire d'une province, quelque embarras qu'elle pût trouver à la gouverner, . . . car un tel sacrifice serait mortifiant pour son orgueil. Mais, en se séparant en toute amitié, non seulement la Grande-Bretagne se trouverait affranchie de toute la charge annuelle de l'entretien des colonies, mais elle pourrait encore faire avec elles un traité de commerce qui lui assurerait un commerce libre, moins lucratif pour les marchands, mais plus avantageux pour la masse du peuple que le *monopole* dont elle jouit à présent». Et il conclut en ces termes : «On verrait revivre entre la Grande-Bretagne et ses colonies cette même espèce d'affection paternelle d'un côté, et de respect filial de l'autre qui régnait entre les colonies de l'ancienne Grèce et la métropole dont elles étaient descendues».

Ces propos donnent une idée de l'originalité de la pensée de celui qu'on a appelé le «père» de l'économie politique.

### VIE D'ADAM SMITH

Qui donc est Adam SMITH?

Il fut Écossais, célibataire et professeur.

Adam SMITH naquit en 1723 à Kircaldy, un petit bourg du comté de Fife, à l'Ouest de l'Écosse. A part six années d'études à Oxford, un voyage de deux ans en France, et quelques séjours de durée limitée à Londres, la vie de SMITH se passa toute entière en Écosse, dans sa ville natale ainsi qu'à Glasgow et à Edimbourg.

Sa seconde fidélité fut sa *mère*. SMITH qui avait perdu son père avant de naître, était très attaché à sa mère; il vécut auprès d'elle pendant près de 60 ans, jusqu'à ce qu'elle s'éteignît à l'âge de 90 ans. Lui-même vécut 67 ans et ne prit jamais femme.

Dès l'âge de 24 ans, SMITH se vit confier, par l'université de Glasgow, le cours de *philosophie morale*, une discipline fort large qui à cette époque incluait la jurisprudence et l'économie. En 1751, à l'âge de 28 ans, il fut en outre chargé du cours de logique; sa réputation se répandit, surtout après la publication en 1759 de sa «Théorie des sentiments moraux». La morale de la sympathie de SMITH enseigne que nos jugements moraux reposent sur la sympathie, c'est-à-dire sur la faculté que nous avons de faire abstraction de notre égoïsme et d'essayer de nous mettre à la place de l'autre.

Par un heureux hasard, cette vie universitaire prit fin alors que SMITH n'avait que 41 ans. Grâce au fameux TOWNSHEND, futur ministre des finances, SMITH reçut la mission de parfaire l'éducation du jeune duc de Buccleuch et de l'accompagner pendant son «*tour de France*» moyennant une rémunération plantureuse: 300 livres par an, ainsi qu'une pension du même montant pour le restant de ses jours! Ce voyage devait avoir une influence profonde sur notre philosophe. SMITH, qui en Grande-Bretagne avait déjà subi l'influence, notamment de son maître HUTCHESON, et de son ami David HUME, allait rencontrer quelques-uns des grands esprits de l'époque, VOLTAIRE et les Physiocrates. Sans doute a-t-il été impressionné par l'optimisme rationaliste des philosophes français avec lesquels il conversa — en français — dans les salons de Paris: d'Holbach, Helvetius, Diderot et bien d'autres hôtes illustres tels que TURGOT, MIRABEAU, CONDILLAC. Même si sa vision personnelle se réclame davantage de l'instinct, SMITH sera lui aussi un produit du Siècle des Lumières.

SMITH fit la connaissance du plus grand économiste français du 18<sup>e</sup> siècle, le docteur QUESNAY, médecin du roi Louis XV. La doctrine physiocratique de QUESNAY énonçait deux idées nouvelles pour l'époque, à savoir que la base de la richesse, ce n'était pas l'or et l'argent, mais la production agricole, et que la richesse circule dans le corps social comme le sang circule dans le corps humain.

A Paris, SMITH rencontra un autre esprit original, Benjamin FRANKLIN qui lui parla longuement de l'Amérique et du rôle qu'elle pourrait jouer à l'avenir.

Après ce grand voyage de deux ans, SMITH se retira chez sa mère à Kircaldy, s'enfermant dans une solitude féconde dont naquit, dix ans plus tard (1776), son chef d'oeuvre, les

«Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations» qui devint vite célèbre sous le titre abrégé «La Richesse des Nations».

En 1778, par une ironie du sort, SMITH, apôtre du libéralisme, fut nommé Commissaire des douanes à Edimbourg, poste élevé et bien rémunéré qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1790.

SMITH mourut le 17 juillet 1790, ne laissant qu'une petite fortune, malgré ses revenus élevés et son train de vie modeste. On devait apprendre plus tard qu'il avait secrètement dépensé de fortes sommes à des fins charitables, attitude peu conforme à sa théorie économique de l'accumulation, mais qui s'accordait sans doute avec sa morale de la sympathie.

## I. LE SYSTÈME GRANDIOSE D'ADAM SMITH

### *A. Croissance et équilibre*

Dans la Richesse des Nations, nous trouvons d'emblée deux idées fortes : celle du travail, source de la richesse, et celle de la division du travail, fondement du progrès économique.

La «*nature*» de la *richesse des nations* nous est expliquée dès l'introduction qui débute par cette phrase :

«*Le travail annuel d'une nation est le fonds primitif qui fournit à sa consommation annuelle toutes les choses nécessaires et commodes à la vie ; et ces choses sont toujours, ou le produit immédiat de ce travail, ou achetées des autres nations avec ce produit.*»

Ce ne sont pas les métaux précieux ni la seule agriculture qui fondent la richesse du royaume, mais le travail de l'ensemble de ses habitants. Cette phrase ouvre la porte à l'économie moderne et, en dernière analyse, à notre conception du produit national — même si SMITH considère par la suite que certains services sont improductifs.

*Quant aux «causes» de la richesse des nations*, la tâche de l'interprète est moins aisée, puisqu'il faut lire les 1.200 pages pour arriver à la conclusion que ces causes doivent être au nombre de quatre :

- la division du travail et le progrès technique
- l'épargne ou accumulation
- le mécanisme du marché et
- le système de la liberté naturelle.

De toute évidence, SMITH attache une importance particulière à la division du travail, à laquelle il consacre les trois premiers chapitres de son ouvrage.

## 1. *La division du travail*

Le chapitre premier débute par cette phrase célèbre :

«Les plus grandes améliorations dans la puissance productive du travail et la plus grande partie de l'habileté, de l'adresse et de l'intelligence avec laquelle il est dirigé ou appliqué, sont dues, à ce qu'il semble, à la division du travail».

SMITH nous emmène dans une manufacture d'épingles et nous fait assister à la division du travail dans un petit atelier de dix personnes ; la fabrication d'une simple épingle requiert 18 travaux différents ! Un ouvrier tire le fil métallique, un autre le dresse, un troisième le coupe, un quatrième fait la pointe, un cinquième est employé à passer à la meule le bout qui doit recevoir la tête de l'épingle, etc. Et SMITH de conclure :

«Ainsi ces dix ouvriers pouvaient faire entre eux plus de quarante-huit milliers d'épingles dans une journée, soit en moyenne 4.800 épingles par homme. Mais s'ils avaient tous travaillé à part et indépendamment les uns des autres, et s'ils n'avaient pas été façonnés à cette besogne particulière, chacun d'eux assurément n'eût pas fait vingt épingles, peut-être pas une seule dans sa journée.»

Cette spécialisation donne donc lieu à une augmentation fantastique de la productivité qui est multipliée au moins par 240 . . . et peut-être par 4.800 ! Le défi américain avant la lettre !

Ayant ainsi constaté les vertus productives de la division du travail, SMITH se pose deux questions :

- d'où vient la division du travail ?
- pourquoi est-elle si productive ?

Voici ce qu'il dit de son *origine* :

«Cette division du travail, de laquelle découlent tant d'avantages, ne doit pas être regardée dans son origine comme l'effet d'une sagesse humaine qui ait prévu et qui ait eu pour but cette opulence générale qui en est le résultat. Elle est la *conséquence nécessaire, quoique lente et graduelle, d'un penchant naturel* à tous les hommes, *qui les porte à trafiquer, à faire des trocs d'une chose pour une autre*».

C'est donc un instinct de l'homme, aidé par la raison et la parole, qui est à l'origine du progrès économique.

*Pourquoi la division du travail est-elle si productive?*

Pour trois raisons:

- l'accroissement d'habileté dans chaque ouvrier individuellement;
- l'économie du temps qui se perd ordinairement quand on passe d'une espèce de travail à une autre;
- l'invention d'un grand nombre de machines qui facilitent et abrègent le travail.

C'est de la division du travail que résulte la prospérité.

«Cette grande multiplication des produits de toutes les sortes d'industries résultant de la division du travail est ce qui, dans une société bien gouvernée, donne lieu à cette prospérité générale qui se répand *jusque dans les dernières classes du peuple.*»

Une *conclusion capitale* se dégage de ces textes:

Pour SMITH les rendements sont croissants, alors que chez RICARDO, quarante ans plus tard, toute l'économie politique sera déduite de la loi des rendements décroissants. D'où l'optimisme visionnaire de SMITH qui, ayant devant lui le spectacle de cette misère désolante du 18<sup>e</sup> siècle, ose nous parler d'une prospérité générale qui se répand jusque dans les dernières classes du peuple.

SMITH attire notre attention sur l'incroyable division du travail qu'il a fallu pour réaliser nos objets les plus simples: la veste en laine du berger, les ciseaux qu'il utilise pour tondre ses moutons. L'objet le plus modeste que nous utilisons, dit Adam SMITH, implique le concours de plusieurs milliers de personnes.

Transposons son raisonnement sur un exemple proche de nous: notre petit déjeuner. Nous y consommons bien quelques produits du pays: pain, beurre, lait. Voulons-nous un jus de fruits? C'est à la Tunisie ou à Israël qu'il faut recourir. Notre café vient du Brésil, le thé des Indes ou de la Chine; ils ont été acheminés en Europe sur un bateau construit au Japon, assuré à Londres, propulsé avec le pétrole du Proche-Orient ou du Vénézuéla.

Que de commerce et de navigation derrière les objets les plus simples, s'écrie Adam SMITH.

Paraphasant Charles-Quint, nous serions fondés à dire que le soleil ne se couche jamais sur les terres dont provient notre petit déjeuner.

## 2. *L'épargne ou accumulation*

La seconde condition du progrès, c'est l'épargne ou accumulation, car pour construire ces machines qui accroissent la puissance productive du travail et que SMITH appelle le capital fixe, il faut que les citoyens d'un pays consentent à épargner une partie de leur revenu annuel.

«Les capitaux augmentent par l'économie; ils diminuent par la prodigalité et la mauvaise conduite». (Livre II, chap. 3)

Nous trouvons chez SMITH un véritable panégyrique de l'épargne, condition du progrès.

«Un homme économe, par ses épargnes annuelles, non seulement fournit de l'entretien à un nombre additionnel de gens productifs... , mais il est comme le fondateur d'un atelier public, et établit en quelque sorte un fonds pour l'entretien à perpétuité d'un même nombre de gens productifs».

Par contre, «le prodigue, en nourrissant la paresse avec le pain de l'industrie, tend, par sa conduite, à appauvrir le pays».

Conception caractéristique d'une période de démarrage et d'industrialisation requérant l'austérité et les sacrifices. Mais un demi-siècle plus tard, SISMONDI parlera déjà de sous-consommation.

## 3. *Le mécanisme du marché<sup>1</sup>*

Mais c'est en s'interrogeant sur les facteurs qui déterminent le prix des marchandises que SMITH fait la découverte la plus conséquente pour l'action, la plus enivrante pour l'esprit: le mécanisme du marché.

Il existe un mécanisme naturel qui fait que l'offre s'adapte spontanément à la demande. Elle vaut pour les marchandises, et, à travers elles, également pour les facteurs de production: terre, travail et capital.

Comment opère ce mécanisme?

Si l'offre est excédentaire — il y a par exemple trop de souliers, trop de cochons, etc. — la concurrence des vendeurs fait baisser le prix jusqu'au niveau qui permette d'écouler la production.

Si l'offre est insuffisante, c'est la concurrence des acheteurs qui fait monter les prix jusqu'à ce qu'un équilibre s'établisse. Comment cela? Eh bien:

---

<sup>1</sup> Livre I, Chap. VII: Du prix naturel des marchandises et de leur prix de marché.

La pénurie provoque une hausse de prix qui est source de profits ; conséquence : la production est stimulée, au besoin de nouvelles usines sont construites et ainsi la demande sera satisfaite. Mais si les profits deviennent excessifs dans une branche, de nouveaux concurrents surgissent et les profits redescendent à leur «taux naturel».

La concurrence des acheteurs et des vendeurs est donc un mécanisme d'autorégulation grâce auquel tous les problèmes se résolvent.

On devine l'émerveillement de l'économiste lorsqu'il fit cette découverte sensationnelle qui évoque la gravitation universelle de Newton. Les prix, à travers les fluctuations de l'offre et de la demande, *gravitent* autour d'un niveau d'équilibre, d'un centre de permanence que SMITH appelle le «prix naturel». Le prix naturel c'est le niveau de la mer, le prix courant ce sont les vagues.

Le taux naturel du salaire de l'ouvrier non qualifié, c'est le salaire minimum ; le salaire courant est généralement plus élevé (du moins dans une société progressive). Le taux naturel du profit est celui qui maintient dans la branche un nombre juste suffisant de producteurs. Le profit naturel fait penser au «juste profit» de St Thomas d'Aquin, mais à la différence de celui-ci, le profit naturel ne résulte pas d'une appréciation morale, mais du mécanisme du marché.

Le grand gagnant, c'est le consommateur qui obtient les marchandises au prix le plus bas possible.

Voilà pourquoi les premiers économistes ont parlé d'un *ordre naturel* et l'on comprend que SMITH et ses successeurs soient appelés les *classiques*, car leur système évoque l'idée de perfection.

Cet ordre est lié à une condition : l'existence de la concurrence.

Il n'est certes pas nécessaire que ce soit la concurrence parfaite au sens technique moderne, car au 18<sup>e</sup> siècle la concurrence parfaite, cette hypothèse statique et peu réaliste, n'était pas encore inventée. Il suffit que ce soit une concurrence effective qui maintienne l'incertitude sur l'évolution du marché, et qui oblige à l'effort. En ce sens, la concurrence monopolistique et l'oligopole ne sont peut-être pas inconciliables avec la théorie de SMITH. Le monopole, au contraire, est un oreiller sur lequel on s'endort. C'est pourquoi SMITH se méfie des accords entre industriels, il se méfie de l'intervention de l'État qui, presque toujours, fausse la concurrence, il se méfie du monopole colonial, il se méfie même des sociétés anonymes.

#### 4. *Le système de la liberté naturelle*

Ayant ainsi constaté l'effet bienfaisant des mécanismes d'autorégulation du marché, SMITH arrive à une double conclusion, psychologique et politique, dont la mise en oeuvre devient à son tour une condition du progrès économique: il faut laisser jouer l'intérêt personnel et la concurrence. C'est ce qu'il appelle le système de la liberté naturelle. Les réflexions qu'il nous livre à ce sujet dans les livres IV et V de son traité constituent de belles pages d'anthologie. En voici quelques extraits.

##### *D'abord quant au mobile de l'intérêt personnel*

... ..

«puisque chaque individu s'efforce autant qu'il peut, d'employer son capital à faire valoir l'industrie nationale, aussi bien que de diriger cette industrie de manière à lui faire produire la plus grande valeur possible, *chaque individu travaille nécessairement à rendre aussi grand que possible le revenu annuel de la société.* A la vérité, son intention, en général, n'est pas en cela de servir l'intérêt public, et il ne sait même pas combien il le sert. En recherchant seulement son propre gain, il est *conduit par une main invisible* à remplir une fin qui n'entraîne nullement dans ses intentions (led by an invisible hand to promote an end which was no part of his intention). Et ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus mal pour la société que cette fin n'entre pour rien dans ses intentions. *En poursuivant son propre intérêt,* il sert souvent d'une manière bien plus efficace l'intérêt de la société que s'il avait réellement pour but de le servir. Je n'ai jamais vu que ceux qui aspiraient, dans leurs entreprises de commerce, à travailler pour le bien général aient fait beaucoup de bonnes choses. Il est vrai que cette belle passion n'est pas très commune parmi les marchands et qu'il ne faudrait pas de longs discours pour les en guérir».

Un peu plus loin, nous trouvons cette phrase-clef:

«Ce n'est *pas de la bienveillance du boucher, du brasseur ou du boulanger* que nous attendons notre dîner, mais de la considération qu'ils ont de leurs propres intérêts. Nous nous adressons non à leur humanité, mais à leur amour-propre et nous ne leur parlons jamais de nos propres nécessités, mais de leurs avantages».

... ..

##### *Conclusion politique: le libéralisme économique*

SMITH en arrive à répudier la politique économique qui depuis plusieurs siècles a cours en Europe sous le nom de mercantilisme. Les

mercantilistes étaient les Machiavel de l'économie. Pour cette raison, ils restent malheureusement actuels. Ils poursuivaient un objectif de puissance par un nationalisme économique assorti d'innombrables réglementations étatiques, de monopoles officiels, de droits de douane, d'aides à l'exportation et d'autres pratiques protectionnistes, ainsi que d'une politique coloniale qui considérait les colonies comme des réservoirs de matières premières et des marchés réservés aux produits de la métropole. Cette politique, qui visait à obtenir artificiellement une balance commerciale favorable, afin d'attirer l'or et l'argent, est désormais dépassée aux yeux de SMITH.

Tout système qui cherche, soit par des aides, soit par des entraves, à orienter les investissements vers des branches vers lesquelles ils ne se porteraient pas naturellement «*est en réalité subversif du grand objet qu'il se propose de poursuivre. Bien loin de les accélérer, il retarde les progrès de la société vers la richesse et la grandeur réelles*».

Et il conclut :

«Tout système, soit de préférence, soit d'entraves, ayant été ainsi complètement écarté, *le système évident et simple de la liberté naturelle s'établit de lui-même*. Tout homme, tant qu'il n'enfreint pas les lois de la justice, demeure parfaitement libre de poursuivre son propre intérêt, sa propre voie, et de mettre son travail et son capital en concurrence avec ceux de tout autre homme».

Comment, se demande SMITH, le souverain (donc le Gouvernement) pourrait-il diriger l'ensemble de toutes les activités économiques? C'est une tâche impossible, surhumaine. Qu'il laisse donc faire les particuliers. Dans le système de la liberté naturelle, le souverain n'a que trois devoirs à remplir :

1. la défense nationale,
2. l'administration de la justice,
3. l'organisation de certains travaux publics et de certaines institutions publiques non rentables ou ayant un caractère collectif, par exemple la construction de routes ou de canaux, la poste, le contrôle des qualités, certains domaines de l'éducation et de la santé. En particulier, SMITH s'intéresse à l'éducation du peuple. Il a des idées assez avancées pour son époque et estime que l'État devrait établir des écoles dans chaque paroisse.

Il est intéressant d'examiner *quelques conclusions pratiques* que SMITH déduit du système de la liberté naturelle, donc de l'ordre fondé sur la concurrence et la recherche de l'intérêt personnel. La liberté se justifie

pour lui par des arguments économiques; il n'a pas besoin de considérations morales et politiques. L'émancipation des *colonies*, en substituant la concurrence internationale au monopole, est conforme à l'intérêt économique national et mondial. La France, dit-il, est un pays beaucoup plus riche que l'Amérique septentrionale et bien plus peuplé. Le commerce avec la France serait au moins trois fois plus avantageux que notre commerce tant vanté avec nos colonies d'Amérique. Mais, parce que la France est notre voisine, elle est notre ennemie — quelle stupidité!

Autre idée remarquable: L'*esclavage* est dépassé: un ouvrier décentement payé est plus rentable qu'un esclave, parce qu'il est davantage intéressé à son travail.

### B. *La théorie de la valeur d'Adam SMITH*

La valeur des choses dérive-t-elle de leur utilité ou plutôt de leur coût de production? Tel est le fameux problème de la valeur, posé depuis longtemps, mais surtout depuis le 18<sup>e</sup> siècle et notamment depuis Adam SMITH. Au 19<sup>e</sup> siècle un économiste en énoncera cette formulation astucieuse: «Les perles sont-elles précieuses parce qu'il faut les chercher au fond de la mer, ou les cherche-t-on au fond de la mer parce qu'elles sont précieuses?»

Adam SMITH devait répondre par son célèbre paradoxe de l'eau et du diamant:

«Le mot Valeur a deux significations différentes: quelquefois il signifie l'utilité d'un objet particulier et quelquefois la faculté que donne la possession de cet objet d'acheter d'autres marchandises. On peut appeler l'une valeur en usage, l'autre valeur en échange. Des choses qui ont la plus grande valeur en usage n'ont souvent que peu ou point de valeur en échange et vice-versa; il n'y a rien de plus utile que l'eau, mais elle ne peut presque rien acheter; un diamant, au contraire, n'a presque aucune valeur quant à l'usage, mais on trouvera fréquemment à l'échanger contre une très grande quantité d'autres marchandises.» (Livre I, chap. IV)

Par ce sophisme, car la proposition est incompatible avec l'hypothèse du marché libre, Adam SMITH mit fin à la discussion pour près d'un siècle. Ce seront les marginalistes qui, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, fourniront la solution de bon sens. La valeur dépend à la fois de l'utilité et du coût, de la demande et de l'offre, tout comme une feuille de papier est coupée par les deux lames d'une paire de ciseaux et non par la seule lame inférieure ou la seule lame supérieure.

C'est chez SMITH encore qu'on trouve le premier énoncé de la théorie de la *valeur-travail*. (Livre I, chap. V)

«Ainsi le travail, ne variant jamais dans sa valeur propre, est la seule mesure réelle et définitive qui puisse servir, dans tous les temps et dans tous les lieux, à apprécier et à comparer la valeur de toutes les marchandises. Il est leur prix réel, l'argent n'est que leur prix nominal».

Un peu plus loin, il affirme même :

«Il faut observer que la valeur réelle de toutes les différentes parties composantes du prix se mesure par la quantité de travail que chacune d'elles peut acheter ou commander. Le travail mesure la valeur non seulement de cette partie du prix qui se résout en travail, mais encore de celle qui se résout en rente et de celle qui se résout en profit».

Il n'est donc pas clair finalement si l'on est en présence d'une théorie de la valeur-travail ou plutôt d'une théorie de la valeur-coût.

### *Travaux productifs et travaux improductifs*

C'est à propos de l'accumulation du capital que SMITH se pose la question de savoir quels travaux sont productifs. Pour les Physiocrates, seule l'agriculture était productive, puisqu'à leurs yeux elle comportait une création de matière, alors que l'industrie ne faisait qu'assembler ou transformer des matières préexistantes. SMITH fait un pas de plus : sont productives pour lui toutes les productions d'objets matériels, alors que les services sont improductifs.

Pourquoi ? Parce qu'à son avis (Livre II, chap. 3) «ils périssent à l'instant même de leur production et laissent rarement une trace ou une valeur derrière eux avec laquelle on pourrait plus tard acheter une égale quantité de services».

Théorie curieuse, qui subsiste aujourd'hui dans les pays communistes et d'après laquelle la production d'alcool est productive alors que le service du médecin est improductif.

Elle n'en représentait pas moins un progrès au 18<sup>e</sup> siècle et se justifie surtout par le désir de développer le capital productif — donc l'industrie.

## II. ORIGINALITÉ D'ADAM SMITH

Pour contester l'originalité de SMITH, on a fait état de ses nombreux emprunts à des précurseurs.

Mais l'originalité absolue existe-t-elle ?

Peut-être dans l'intuition d'un DESCARTES ou d'un NEWTON ou dans l'invention musicale d'un Richard WAGNER.

Souvent toutefois le génie est dans la perfection par rapport à des maîtres antérieurs, ou dans la synthèse.

SMITH n'a pas été le premier économiste. Les idées économiques fourmillent au 17<sup>e</sup> et au 18<sup>e</sup> siècles. Sir William PETTY et d'autres pensent qu'il existe des lois dans la vie sociale. HUTCHESON insiste sur l'importance de la division du travail, idée qui remonte à PLATON, David HUME attaque le postulat mercantiliste de la balance commerciale favorable en développant la théorie du rétablissement automatique de la balance. De MANDEVILLE avait publié en 1705 la Fable des Abeilles qui a été considérée au 18<sup>e</sup> siècle — à tort sans doute — comme une démonstration de l'intérêt personnel engendrant le bien-être public. Les Physiocrates enfin avaient introduit l'idée de circuit économique et la formule «Laisser faire, laisser passer». La plupart des matériaux étaient là, il ne manquait que l'architecte. Ce fut le rôle d'Adam SMITH.

On ferait d'ailleurs facilement le même procès à Karl MARX, dont le génie a consisté précisément à réaliser une synthèse puissante des idées des philosophes et des économistes du 19<sup>e</sup> (et en partie du 18<sup>e</sup>) siècle. Ses idées économiques fondamentales, il les a puisées chez RICARDO, le continuateur de SMITH: la valeur-travail, l'opposition profits-salaires, la tendance à la baisse des profits, et jusqu'à la méthode abstraite de raisonnement. MARX y ajoute les idées des premiers socialistes: la loi de concentration et la sous-consommation de SISMONDI, le collectivisme des Saint-Simoniens, l'idée de ROUSSEAU et des socialistes romantiques qu'il faut changer le milieu pour changer l'homme.

En philosophie les fournisseurs de MARX sont: HEGEL pour la dialectique, LA METTRIE, DIDEROT pour le matérialisme athée, FEUERBACH pour l'aliénation, CONDORCET pour l'optimisme scientifique, HERACLITE et peut-être Charles DARWIN pour l'idée de l'évolution.

Dira-t-on pour autant que MARX manque d'originalité?

Galbraith disait qu'il y a un trait commun entre SMITH et MARX: tout le monde les cite et personne ne les a lus.

Mais ceci n'est qu'un bon mot. En fait, il y a deux analogies essentielles.

D'abord un optimisme qu'on ne trouve pas au même degré chez d'autres penseurs, sauf chez les enthousiastes modernes du progrès technique. Chez SMITH, comme chez MARX, cet optimisme est fondé sur la nature humaine et sur une interprétation économique de l'histoire.

Enfin, le plus grand économiste du 18<sup>e</sup> siècle et le plus grand économiste du 19<sup>e</sup> siècle sont tous les deux des hommes-charnière, aboutissants d'un long flot d'idées et sources d'une pensée nouvelle.

### III. LIMITATIONS ET FAIBLESSES D'ADAM SMITH

Cette théorie merveilleuse ne mérite-t-elle que des éloges?

Certainement non. Mais, pour commencer, il semble urgent de démanteler un préjugé et d'indiquer *quelles critiques on ne peut pas adresser* à notre homme: SMITH ne fut pas un laquai du capitalisme. D'abord le capitalisme industriel n'existait encore, à son époque, qu'à l'état d'embryon; mais, même en théorie, les faveurs de SMITH ne vont pas aux industriels, mais au peuple, aux consommateurs et surtout aux ouvriers. Voici une citation célèbre:

«Ce qui améliore les conditions de vie de la majorité ne peut jamais être considéré comme un désavantage pour l'ensemble. Aucune société ne peut être florissante et heureuse quand la plus grande partie de ses membres est pauvre et misérable». (Livre I, chap. 8).

Certains textes de SMITH pourraient figurer tels quels dans un journal syndical, par exemple celui-ci:

«Nos négociants et maîtres-manufacturiers se plaignent beaucoup des mauvais effets des hauts salaires qui élèvent les prix et diminuent ainsi la vente de leurs produits à l'extérieur et à l'intérieur, mais ils ne disent rien des mauvais effets des profits élevés». (Livre I, chap. IX)

Le tableau du SMITH «syndical» sera complet si l'on ajoute que SMITH déplore que la loi interdise aux ouvriers de se liguier, qu'il est contre les horaires de travail excessifs et qu'il se prononce même contre le salaire aux pièces, ce qui pourrait sembler en désaccord avec le principe de l'intérêt personnel. Il dit:

«... celui qui travaille avec assez de modération pour être en état de travailler constamment, non seulement conserve plus longtemps sa santé, mais encore est celui qui, dans le cours d'une année, fournit la plus grande quantité d'ouvrage».

Je voudrais brièvement dissiper un autre préjugé: SMITH n'est pas un défenseur inconditionnel du laisser faire, laisser passer. Sa pensée en effet est infiniment nuancée; il est le contraire du théoricien dogmatique et déductif.

Venons-en aux *critiques*. Elles peuvent se situer au moins à quatre niveaux: la théorie de la valeur, la concentration, les mécanismes du marché, enfin les perspectives à long terme.

La *théorie de la valeur* d'Adam SMITH a connu une fortune peu méritée. A travers RICARDO, elle fut reprise par Karl MARX. En affirmant que la valeur des choses dérive uniquement de leur coût de production et non de leur utilité, SMITH devait aiguiller la théorie économique sur une voie de garage, sur laquelle de grands esprits après lui se fourvoyèrent.

En second lieu, SMITH ne s'est pas bien rendu compte que les rendements croissants, bienfait de la *division du travail*, étaient dangereux pour la concurrence: en effet, la grande entreprise permet de pousser plus loin la division et d'être plus rentable que la petite entreprise. C'est ce qui s'est effectivement produit, à tel point que SISMONDI et MARX parleront d'une loi historique de la concentration des entreprises. Toutefois, la concurrence n'a pas disparu pour autant. Il n'est que de lire les journaux pour comprendre qu'elle reste très vive.

Quant aux *mécanismes du marché*, ils existent et on ne les enfreint pas impunément, même aujourd'hui. Mais on a pu reprocher à SMITH de les avoir trop assimilés à des réactions physiques, instantanées, d'avoir oublié de tenir compte des temps de réaction, surtout lorsqu'il s'agit de la mobilité des facteurs de production. Ce sera la grande critique de SISMONDI qui écrira 40 ans plus tard, en 1819: «Un certain équilibre se rétablit à la longue, il est vrai, mais souvent au prix d'incroyables souffrances». Ce qui amène SISMONDI à invoquer l'intervention de l'État, et notamment l'instauration d'une sécurité sociale. — SMITH n'a pas vu non plus la possibilité d'une sous-consommation, et d'un sous-emploi des capitaux et des hommes.

Les questions les plus graves se posent toutefois à propos de *l'évolution économique à long terme*. Dans une économie progressive, la division du travail, les inventions techniques et l'accumulation du capital donnent lieu à un accroissement du produit national et du niveau de vie. L'industrie progresse, il y a manque de bras et, par conséquent, les entrepreneurs sont obligés de se livrer à une surenchère pour se procurer de la main-d'oeuvre. Le taux courant des sa-

lares s'élève au-dessus de leur taux naturel à tel point qu'on entend parler de hauts salaires en plein 18<sup>e</sup> siècle. Il est même piquant de lire dans SMITH que des gens se plaignent du luxe qui se répand dans certaines couches populaires.

Mais quelles seront les conséquences de cette situation favorable?

Hélas! ici interviennent les lois de la population telles qu'on les concevait au 18<sup>e</sup> siècle (et telles qu'elles conservent quelque actualité dans les pays en voie de développement):

«Toutes les espèces d'animaux multiplient à proportion de leurs moyens de substance». —

«La récompense libérale du travail qui est l'effet de l'accroissement de la richesse nationale, devient donc aussi la cause de l'accroissement de la population». (Livre I, chap. 8)

Ces citations, extraites du chapitre sur les salaires, sont corroborées par des statistiques qui, elles aussi, seront reprises par MALTHUS: Alors qu'en Chine, la population est stationnaire (au 18<sup>e</sup> siècle), en Grande-Bretagne elle double en moins de cinq cents ans, en Amérique du Nord elle double tous les vingt ou vingt-cinq ans. SMITH précise que ce résultat est atteint même sans l'immigration. Le doublement en 25 ans, c'est exactement la période retenue par MALTHUS. Elle correspond à un taux de croissance d'environ 2,5% par an, qui est celui de l'explosion démographique dans les pays en voie de développement aujourd'hui. Mais en Amérique, dit SMITH, le travail est si bien récompensé qu'une famille nombreuse est une source de prospérité pour les parents. En Amérique, une jeune veuve avec 5 enfants est un parti recherché, alors qu'elle aurait de la peine à trouver un mari en Europe.

*Mais à long terme*, l'avenir est moins brillant qu'à moyen terme, puisque la progression démographique tendra à ramener les salaires au niveau de subsistance. Dans le chapitre IX, consacré aux profits du capital, SMITH tire effectivement cette conclusion inquiétante:

«Dans un pays qui aurait atteint le dernier degré de richesse auquel la nature de son sol et de son climat et sa situation à l'égard des autres pays peuvent lui permettre d'atteindre, qui, par conséquent, ne pourrait plus ni avancer, ni reculer, dans un tel pays, les salaires du travail et les profits des capitaux seraient probablement très bas tous les deux».

De l'avis de SMITH, cependant, aucun pays n'est encore parvenu à ce degré d'opulence.

Il n'est donc pas exagéré de dire que *les vues pessimistes de Malthus et de Ricardo sont contenues en germe dans Smith*, mais il les place dans le très long terme, et à la façon de Keynes, il ne s'émeut pas de ce qui se passera «quand nous serons tous morts».

Ici nous saisissons sur le vif le mouvement dialectique des idées. Le classisme recèle les forces qui engendrent le romantisme; le pessimisme naît de l'optimisme. La contradiction est dans les choses, elle est la source du progrès.

Reprenons encore une fois le *parallèle avec Marx*, l'autre grand optimiste de l'histoire de la pensée économique. Chez Smith, l'avenir est brillant à court et à moyen terme, il l'est beaucoup moins à long terme. Chez Marx c'est l'inverse: dans le lointain, le paradis de la société sans classes et de l'abondance — mais pour y parvenir, il faut transiter d'abord par l'enfer de la lutte des classes, puis par le purgatoire de la dictature du prolétariat.

SMITH, comme après lui MALTHUS, ne voit pas que le cercle vicieux dans lequel il s'est enfermé par sa théorie de la population pourrait être brisé par le contrôle des naissances. Sa théorie sera corrigée en 1848 par Stuart MILL, le plus socialiste des libéraux, qui prône à la fois le contrôle des naissances et la redistribution des revenus et des patrimoines; l'état stationnaire de l'avenir, donc la croissance zéro, redoutée par les premiers classiques, lui apparaîtra comme l'idéal d'une société enfin débarrassée des préoccupations économiques.

## CONCLUSION

### INFLUENCE ET ACTUALITÉ DE SMITH

En conclusion, on peut avancer trois propositions.

- I. Adam SMITH a exercé une *influence* profonde sur la théorie et surtout sur la politique économique, qu'il a dominée pendant plus d'un siècle. Très peu d'auteurs ont connu un succès aussi durable; tout au plus peut-on citer MARX, et peut-être KEYNES.
- II. Contrairement à celle de ses grands successeurs — MALTHUS, RICARDO, etc. — la vision de SMITH a pour l'essentiel été *confirmée par les faits*: la division du travail a progressé de même que l'accumulation du capital, les rendements

ont été croissants et la prospérité s'est répandue. Il faut reconnaître que c'est une belle performance que d'avoir fait des prévisions correctes sur 200 ans!

- III. Néanmoins, les structures de la société ont beaucoup changé: la concurrence s'est modifiée sous l'effet de la concentration, les groupes de pression et les interventions de l'État ont pris énormément d'importance. Dès lors, la «Richesse des Nations» n'est-elle plus que cendre et poussière?

Trois thèmes au moins de SMITH conservent une *actualité* éminente: d'abord son analyse de la croissance (ou des «causes de la richesse des nations»); puis le débat optimisme-pessimisme que son oeuvre suscite; enfin et surtout sa conception de la nature humaine.

Reprenons successivement ces trois thèmes.

#### A. Analyse de la croissance

SMITH a eu la notion de la *productivité*, c'est-à-dire de la production par personne active, il est le précurseur lointain des «Conditions of economic progress» de Colin CLARK.

Il montre que la croissance résulte surtout de l'*accumulation* du capital dans l'industrie et qu'une extension du secteur tertiaire — des services administratifs notamment — ralentit la croissance. Ceci est très actuel.

Il aperçoit clairement la relation entre productivité et prix: en prenant comme étalon de valeur le prix du blé, il estime que les prix relatifs de la viande augmentent, que ceux des légumes et surtout ceux des produits industriels diminuent — en fonction des progrès différentiels de la productivité. Ceci encore est actuel.

En ce qui concerne la *division du travail*, qui joue chez lui un rôle si essentiel, SMITH s'est rendu compte de ses *inconvenients*; mais il a pudiquement placé les réflexions afférentes vers la fin de son ouvrage, sans doute pour ne pas troubler l'harmonie qui se dégage des premiers chapitres. Le tableau qu'il nous offre des défauts de la division du travail est lucide et effrayant et a été cité par MARX, comme s'il s'agissait d'une tare du capitalisme.

«Un homme qui passe tout sa vie à remplir un petit nombre d'opérations simples, . . . perd l'habitude d'exercer ses facultés et devient, en général, aussi stupide et aussi ignorant qu'il soit possible à une créature humaine de le devenir . . . à moins que le Gouvernement ne prenne des précautions pour prévenir ce mal».

Voilà donc une des occasions où SMITH invoque l'aide du Gouvernement; à son avis l'éducation scolaire et l'animation culturelle peuvent constituer un antidote au caractère abrutissant du travail parcellaire.

Il faut avouer que nous connaissons toujours le même dilemme cruel: Le progrès économique passe par la division du travail et donc par une certaine aliénation du travail. A part les premiers ministres et quelques romanciers, philosophes ou aventuriers, tout le monde en souffre. On peut essayer d'enrichir des tâches, mais pour «enrichir» le travail, il faudrait retourner à l'atelier ou à la ferme. C'est un problème inhérent à la société industrielle, indépendant du régime politique.

Enfin, *les mécanismes du marché et le système de la liberté naturelle* restent actuels, face aux dangers du nouveau mercantilisme. La vision *pacifique* de SMITH d'un commerce international fondé sur la division du travail doit retenir notre attention face au protectionnisme renaissant, aux tentations du nationalisme économique. La politisation croissante des relations économiques internationales est un grave danger non seulement pour les économies dépendant fortement du commerce mondial, comme le Luxembourg, mais pour la prospérité de tous les États.

### B. *L'hésitation entre l'optimisme et le pessimisme*

La naissance de l'économie politique est marquée par une hésitation entre un optimisme foncier — tel qu'il se révèle dans l'analyse des effets de la division du travail chez SMITH — et le pessimisme de MALTHUS, effrayé par la première et encore modeste explosion démographique, ainsi que celui de RICARDO qui déduit géométriquement toutes les conséquences de sa loi des rendements décroissants. Cette hésitation est extrêmement actuelle, l'analogie avec notre époque est troublante.

Nous avons pu observer la dialectique des idées par laquelle, au 18<sup>e</sup> siècle, le pessimisme naît de l'optimisme. Aujourd'hui, bien plus encore que chez SMITH, *le ver est dans le fruit*. Après nous être émerveillés pendant vingt-cinq ans des splendeurs du progrès technique, ce «grand espoir du 20<sup>e</sup> siècle» selon FOURASTIÉ, cette Bible du présent et de l'avenir selon Herman KAHN, nous découvrons sa face cachée, hideuse: la pollution, les dangers de l'atome, la dégradation du cadre naturel, l'explosion démographique, l'aliénation de l'homme à la technique! . . . et nous nous demandons pleins d'angoisse, comme

le pressentait Paul VALÉRY, «si l'esprit sera capable de nous tirer de l'état où il nous a mis».

On aurait tort d'admettre que l'histoire des idées économiques n'est qu'un mouvement cyclique entre l'optimisme et le pessimisme et que tout finira par s'arranger. La crise actuelle marquerait-elle pour autant le passage à la croissance zéro? Il est difficile de l'admettre car, à l'échelle mondiale, les besoins insatisfaits restent immenses. Mais notre avenir serait assombri s'il n'était pas possible, dans le dialogue Nord-Sud, et plus généralement lors de la recherche d'une solution à la nouvelle problématique mondiale, de tenir compte des idées smithiennes de liberté, de concurrence et de division internationale du travail.

Reste enfin une dernière question, fondamentale:

### *C. Le mobile de l'intérêt personnel ou: le débat sur la nature humaine*

SMITH ne craint pas de construire sur un soubassement d'apparence sordide: l'intérêt personnel. Il nous explique que ce n'est pas de la bienveillance du boulanger que nous devons attendre notre pain quotidien.

Une question se pose: n'y a-t-il pas contradiction entre la morale de la sympathie de SMITH et le mobile économique de l'intérêt personnel?

Nous savons bien que la nature humaine est faite de contradictions, que nous sommes à la fois altruistes et égoïstes.

«Ich bin kein ausgekügelt' Buch.

Ich bin ein Mensch mit seinem Widerspruch».

Mais qui oserait nier qu'en économie, et plus encore en politique, l'intérêt prédomine? En économie, pour SMITH, la sympathie est un tempérament à l'égoïsme. Tempérament insuffisant qui doit être renforcé par des règles morales et par des normes de droit positif. Mais les limites les plus strictes sont imposées à l'intérêt personnel par la concurrence et par le mécanisme du marché.

Malgré ces correctifs, le seul mobile de l'intérêt personnel n'est pas une *idéologie* très attrayante. En tout cas il ne satisfait pas ce désir de dépassement qui hantait MALRAUX, cette quête d'absolu, cette recherche de l'idéal qui est sans doute aussi l'un de nos «sentiments moraux».

D'autres doctrines nous proposent une vision plus noble: l'homme est bon, mais perverti par la société — il faut construire une nouvelle société et un homme nouveau. Mais les essais tentés en ce sens — et ils sont nombreux et considérables — donnent à penser qu'il y a erreur sur la nature humaine.

Considérons trois expériences parmi les plus dignes d'intérêt: le christianisme, la révolution russe, l'expérience chinoise.

Pour le *christianisme* les hommes sont frères. Mais depuis 2000 ans, on s'entretue. Au point de vue social, le système chrétien est le meilleur, mais il est dommage qu'on n'ait jamais réussi à l'appliquer entièrement.

La *révolution russe*, en 1917, a entrepris d'édifier une société sans classe. De nombreuses études s'accordent à reconnaître qu'il existe aujourd'hui en URSS une nouvelle classe privilégiée, ciment de l'État soviétique. La branche de l'économie soviétique qui fonctionne à merveille est celle où le client est roi: la production d'armements. Ailleurs le client est généralement impuissant faute de concurrence et de stimulants, la qualité des marchandises est médiocre et les gens très bien s'approvisionnent à l'Ouest.

Reste la *Chine*, qui a engagé l'effort le plus systématique, le plus conséquent, le plus héroïque pour construire un monde égalitaire. Mais les remous politiques qui ne cessent d'agiter ce pays ne sont sans doute pas exclusivement des luttes pour le pouvoir; en partie du moins ils semblent en relation avec le problème évoqué par SMITH du manque de bienveillance du boulanger et du boucher, et de la nécessité de tenir compte de leurs intérêts.

L'on constate que pour vaincre la résistance de l'homme qui ne veut pas travailler indéfiniment sans motivation économique, les constructeurs de sociétés nouvelles en sont réduits à recourir aux pressions idéologiques d'abord, puis au travail forcé, à la terreur indéfinie. Les sociétés échafaudées sur le postulat de l'homme altruiste sont des sociétés de pénurie et sans liberté.

Au contraire, les sociétés qui ont suivi la voie d'Adam SMITH, avec d'innombrables adaptations il est vrai, connaissent à la fois la prospérité économique et la liberté politique.

C'est en cela que réside la grandeur du message d'Adam SMITH.



Imprimerie Saint-Paul, société anonyme, Luxembourg